

LES PERROQUETS DU «VONDELPARK» ... QUAND LA FORÊT TROPICALE TIENT ENFIN SA REVANCHE

Son index, à lui, caresse tendrement le tatouage du dieu Pan incrusté dans la peau de son bras, à elle, puis il s'attarde sur les pattes de bouc, avant de remonter doucement, en tournant, vers la barbe et les cornes de l'étrange chimère. Enserrés dans un écrin de verdure, retranchés dans les confins de leur intime immanence, le monde alentour a totalement perdu de sa consistance. Ils n'entendent même plus les cris stridents d'un volatile qui soudain jaillit de la canopée d'un vénérable châtaigner et disparaît furtivement vers le soleil et sa clarté, ni même les pleurs d'un bébé vigoureusement ballotté dans sa poussette mue par son papa joggeur. Des garçons ont formé un triangle sur le vaste gazon, et d'une dextérité sans faille s'adressent vivement un frisbee porté par le doux souffle d'une légère brise, sans perturber le moins du monde une femme, pull bariolé et couvre-chef péruvien, somnolant allongée sur un gigantesque tronc de saule pleureur sorti de terre quasiment à l'horizontale. Brèche immense en plein cœur du monde minéral qu'est la ville, le jardin efface toute rudesse et amplifie les sensations de sérénité. Lieu d'accalmie et de contemplation, il possède le caractère édénique sacralisé de l'enclos bienheureux. Cité idéale protectrice, maison ouverte sans vitres, n'ayant comme plafond que la voûte céleste, le jardin séduit, capte, fixe. C'est là que convergent invisiblement toutes les errances fatiguées d'avoir tant marché, bien contentes d'être enfin arrivées. Le jardin étreint dans un espace clos les vagabonds de l'âme, les sans-lieu fragilisés par les accrocs du dehors, et participe ainsi à la solidarité des ébranlés.

«AMSTERDAM AUSSI A SON BOIS DE BOULOGNE !»

D'une petite boîte en carton quelconque, je sors avec mille précautions d'attendrissantes photographies en noir et blanc du *Vondelpark*. Le commentaire de l'une d'entre elles indique sommairement: «Des vaches dans le parc, 1864». De paisibles ruminants paissent au bord



Des vaches dans le parc, 1864, photo W.C. Pirsch.

d'un étang dans une luxuriante prairie baignée dans une lumière ouatée, effet involontaire mal contrôlé lors du tirage sur papier. Des *Holstein* à la robe blanche tachée de noir, me semble-t-il. Un paysan en sabots la bêche entre les mains contemple serein ce spectacle bucolique alors qu'un compare à ses côtés assis sur un tabouret trait avec entrain les pis d'une vache docile mâchant imperturbable d'un air béat l'herbe grasse de son champ. Le même photographe a aussi immortalisé à quelques pas de là la *Groot Melkhuis*, la Grande Laiterie qui collectait jadis le lait des environs. Cette ferme a désormais disparu, mais le nom est resté. Un chalet sans prétention, bien connu des Amstellodamois, sert aujourd'hui du chocolat viennois, des bonbons multicolores ou encore de grosses parts de tartes à la pomme.

Poursuivant nonchalamment l'inventaire des autres photographies, je remarque un autre cliché portant la légende «Terrain de tennis derrière la ferme, 1864», même date, même lieu que le précédent, mais perspective cette fois-ci diamétralement opposée. Le paysage n'a plus rien de champêtre, la nature est domestiquée et de jeunes citadins vaquent en tenues élégantes aux joies du sport en plein air. Distants de quelques mètres, deux univers se côtoient côte à côte sans même se soucier de la présence de l'autre. En apparence seulement. Les paysans ont en fait déjà perdu la bataille et sans doute ne savent-ils pas encore que la ville tentaculaire carnassière ne fera, quelques mois plus tard, qu'une bouchée de leur tendre et chère campagne. Le 7 mai de la même année, en effet, les célèbres architectes paysagistes de Haarlem, les Zocher père et fils, se virent confier la mission de créer un jardin de toutes pièces là même où les vaches précédentes broutaient l'herbe, ne se doutant, elles non plus, vraiment de rien. En deux temps trois mouvements, l'affaire fut rondement menée. Autant dire que les choses n'ont pas traîné et un an plus tard, le 15 juin 1865, l'*Algemeen Handelsblad* titrait fièrement: «Amsterdam aussi a son Bois de Boulogne!». Pour marquer définitivement la suprématie de la civilisation, une statue monumentale du grand poète et dramaturge néerlandais Vondel (1587-1679), par ailleurs enterré dans la *Nieuwe Kerk* à

Amsterdam, fut profondément ancrée dans les épais bourrelets terreux du parc en 1867. Mais le transport du héros ne se fit pas sans encombre. Lors de son acheminement, la tête de l'illustre personnage resta coincée dans des branches d'arbre et il fallut la lui trancher pour permettre au cortège d'arriver à bon port. Le peuple d'Amsterdam entonna alors d'une seule voix une chanson désormais oubliée: «*Hop! Hop! Hop!... Hop! Hop! Hop! Joost van den Vondel zonder kop (sans tête)*». Le *Vondelpark* était né et la prairie à brouter devint gazon tondu. Les concepteurs conçurent un jardin à l'anglaise, avec ses formes irrégulières, des cheminements sinueux ouvrant sur des points de vue pittoresques et une végétation en apparence non domestiquée.

UN LIEU CHÉRI PAR LA JEUNESSE ANARCHISTE

L'histoire, imprévisible, sème des myriades de fleurs inattendues, mais aussi du chiendent étouffant et redouté. Le parc fut, au fil des ans, un terreau sacrément fertile en événements et en rebondissements. D'abord touché par les bombes en 1940, l'accès en fut, quelque temps plus tard, tristement interdit aux Juifs, et en 1944, à la Libération, il accueillit dans une immense clameur plusieurs dizaines de chars alliés qui se garèrent dans les allées ombragées. Une vidéo poignante de cette époque dévoile cette présence d'un bataillon de soldats canadiens après le combat, se reposant, se lavant, discutant ou fricotant sur les pelouses avec des filles en pâmoison.

La guerre finie, des marginaux de tout poil chamboulèrent progressivement le bon ordre établi par la société bien pensante pour finalement transformer le jardin en un lieu de refuge chéri par tout ce que la ville comptait de jeunes gens en pleine rupture familiale, tel le poète Lucebert (1924-1994) qui y dort parfois à la belle étoile. Dans les années 1960, le mouvement de jeunesse anarchiste et contestataire *Provo* aimait s'y retrouver pour



Une réunion des *Kabouters* (Lutins) dans le *Vondelpark*, 1970, photo B. Verhoeff / Anefo.

refaire le monde. Leur credo? S'opposer au «capitalisme, au communisme, au fascisme, à la bureaucratie, au professionnalisme, au militarisme, au dogmatisme et à l'autoritarisme». Rien que ça! Certaines de leurs idées, archicélèbres, furent lumineuses, telle cette proposition de mettre à disposition de tous les Amstellodamois des vélos blancs en libre accès. Mais leur fait d'armes le plus ébouriffant reste bien cette malheureuse tentative de perturber le cortège nuptial où avaient pris place la future reine Beatrix et le prince allemand Claus von Amsberg en lançant des fumigènes sur le carrosse. Le 13 mai 1967, le mouvement finit par mourir de sa belle mort après un gigantesque happening dans le *Vondelpark*. Mais Roel van Duijn, un des militants de la première heure, loin d'avoir dit son dernier mot, le fit renaître de ses cendres en 1969. Ce nouveau mouvement écologiste et insurrectionnel fut baptisé *Kabouters* (Lutins). Et de nouveau, le *Vondelpark* servit de lieu de réunion. En 1970, ils obtinrent cinq sièges aux élections municipales au grand dam des partis traditionnels qui voyaient d'un bien mauvais œil ces anarchistes qu'ils considéraient comme des fous de village des temps modernes. On peut les comprendre lorsque l'on découvre stupéfait sur d'anciennes photos l'incroyable dégain de Julius Vischjager revêtu tel un sorcier d'une grande cape et d'un capuchon pointu rouges. Les *Kabouters* déclarèrent les arbres monuments historiques, voulurent limiter la circulation automobile et tentèrent même d'obliger le bourgmestre d'Amsterdam de ne se déplacer qu'à bicyclette. Malgré sa courte durée de vie, ce mouvement reste cependant profondément ancré dans la mémoire collective néerlandaise. Julius Vischjager, génial inventeur du *Daily invisible*, le seul quotidien au monde écrit à la main, bénéficie toujours aujourd'hui du sacro-saint privilège de poser la dernière question au Premier ministre néerlandais lors de la conférence de presse hebdomadaire. Et tout récemment, l'emblème choisi par la municipalité pour inciter à la propreté dans le *Vondelpark* est justement un lutin rouge.



Un des nombreux lutins rouges du parc.

«FLY KLM, SLEEP IN THE VONDELPARK»

Ces mouvements anarchistes ont largement contribué à populariser Amsterdam comme le lieu privilégié de tous ceux qui rêvaient de tester les limites de la transgression, d'autant plus que la politique néerlandaise très libérale en matière de drogue facilitait ce genre d'expérience. Ce terreau fertile propice à de nouvelles pratiques initiatiques marginales fut vite repéré par les hippies qui, tout comme les *Provos* ou les *Kabouters*, rejetaient les valeurs traditionnelles, le mode de vie de la génération de leurs parents et le matérialisme et le consumérisme des sociétés industrielles. Rien d'étonnant donc à ce qu'Amsterdam se retrouvât rapidement placée au cœur d'un itinéraire planétaire, la fameuse «route des hippies», le long de laquelle des milliers de jeunes circulaient en quête du nirvana. Amsterdam devint la capitale européenne de ces jeunes illuminés et c'est ainsi que tout naturellement Yoko Ono et John Lennon y organisèrent du 25 au 31 mars 1969 le premier *Bed-in for Peace* mondial. La municipalité décida de canaliser cette faramineuse marée humaine, qui d'abord s'était installée sur le *Dam*, vers le *Vondelpark* qui fut alors assailli jour et nuit par de formidables hordes de jeunes peinturlurés, vêtus de tuniques indiennes aux motifs fleuris, portant des bracelets de perles, se parfumant au patchouli et qui campèrent des mois durant à même le sol. La KLM en fit même un slogan commercial: *Fly KLM, sleep in the Vondelpark*. Au cours de l'été 1970, le *Vondelpark* fut le théâtre d'un sidérant *Summer of love* resté dans bien des mémoires. De la même manière qu'aux États-Unis, ces hippies recherchaient un sens à la vie dans des spiritualités orientales (bouddhisme, hindouisme, taoïsme). Pour atteindre une nouvelle perception du monde, préliminaire à un sentiment de plénitude et de communion avec le «cosmos», les jeunes s'aidaient souvent de substances psychotropes telles que le LSD. Le jardin symbolisait le renoncement et le chemin vers l'illumination intérieure, et il prit assez vite, on comprend pourquoi, le nom de *Magisch centrum*. Malgré le caractère bon enfant des débuts, la situation dégénéra assez vite et l'expérience ne tarda



Photo Th. Beauflis.

pas à tourner au vinaigre. Les autorités parvenaient difficilement à gérer les déséquilibres chroniques, et le milieu des trafiquants de drogues se mêlait de plus en plus aux jeunes pacifistes. Les débris s'amoncelaient à vue d'œil et la situation sanitaire du parc devenait franchement critique.

En 1975, la municipalité fut contrainte et forcée de publier un décret pour interdire l'accès du parc la nuit et il fut décidé d'ouvrir une auberge de jeunesse à proximité (auberge actuelle *Stayokay*). Les rêves utopiques se dissipèrent aussi vite que les volutes de marijuana dans un ciel d'automne. Certains n'abandonnèrent pas tout de suite leur quête de spiritualité et empruntèrent d'autres chemins plus radicaux encore en rejoignant le mouvement *Hare Krishna*, fondé à New York en 1966 par A.C. Bhaktivedanta Swami Prabhupada. On les rencontrait fréquemment dans le parc dans les années 1970 et 1980, où des hommes essentiellement, vêtus d'un pagne indien traditionnel safran, le crâne entièrement rasé à l'exception d'une touffe de cheveux brahmanique, pratiquaient le *japa*, une pratique religieuse qui consistait à chanter et répéter inlassablement le nom divin de *Hare Krishna*. C'est de cette époque que date la naissance du courant *New Age*, dernière véritable tentative pour réenchanter le monde, qui a aussi recueilli un large écho à Amsterdam.

PERRUCHES, VOS PAPIERS !

Désormais, plus aucun signe visible ne rappelle cette époque bel et bien révolue. *New rules, no drugs*, tel sonne le nouveau slogan de la Batavie en plein doute d'elle-même à la recherche de nouvelles règles de communauté. Mais les drôles d'oiseaux n'ont pas pour autant dit leur dernier cri. De nouveaux intrus s'emparent imperceptiblement de l'espace. Des perroquets, déracinés, autrefois assujettis par nos chères grands-mères, ont réussi à déjouer la vigilance de leur gardienne tyrannique pour recouvrer leur liberté. À y regarder



La *Psittacula krameri*, photo Th. Beauflis.

de plus près, il s'agit, en fait, non pas de perroquets, mais de perruches à collier ou plus scientifiquement de *Psittacula krameri*, de magnifiques oiseaux vert clair aux ailes jaunâtres, à la longue queue bleu azur et au bec crochu rouge. Une ligne noire relie la base du bec aux yeux. Originaires des forêts tropicales d'Afrique subsaharienne et d'Inde, ils sont caractérisés non pas par un chant mélodieux mais par un cri strident. Une immigration illégale en quelque sorte, main-d'œuvre bon marché traditionnellement destinée à la plonge en animalerie, pas encore repérée par les populistes néerlandais. Mais pour combien de temps encore? Un jour peut-être, des matous zélés leur demanderont leurs papiers en raison de la concurrence alimentaire déloyale vis-à-vis des moineaux pure souche. Mais rien n'y fera, car une nouvelle révolution inéluctable est en marche. Les forêts lointaines tiennent à présent leur revanche. Dans quelques siècles, Amsterdam sera tellement envahie d'espèces tropicales endémiques que les canaux recouverts de mangroves ne seront plus praticables qu'en pirogue. Et la forêt d'ébènes et d'acajous du *Vondelpark* accueillera alors de merveilleuses myriades d'oiseaux multicolores.

Thomas Beauflis

Ethnologue - Amsterdam.

thomas_beaufils@yahoo.fr